Le coup de bill'art du *Soir*

La vraie fin d'un monde

Par Kader Bakou

Le président bolivien Evo Morales a déclaré, vendredi dernier, à l'occasion de la célébration autour de la nouvelle ère du calendrier préhispanique que ce jour marquait «le début de la fin du capitalisme sauvage».

«Ce 21 décembre est le jour du début du Pachakuti (nouvelle ère en langue aymara), qui se traduit par l'éveil du monde à la culture de la vie. C'est le début de la fin du capitalisme sauvage», a déclaré le président socialiste lors d'une cérémonie sur l'île du Soleil, sur le lac Titicaca.

Evo Morales a pris la tête d'une série de cérémonies inspirées de la culture andine pour célébrer la fin d'une période d'obscurité et le début d'une ère de paix et d'harmonie, en présence de milliers de personnes venues de toute l'Amérique latine.

Dans son discours, Morales a prédit la naissance d'«un temps nouveau, où l'être humain ferait l'unité avec la Terre mère et où tous vivront en harmonie et en équilibre avec l'intégralité du cosmos». «Ces temps nouveaux doivent marquer la fin des monarchies, des oligarchies et des anarchies du marché et du capital», a-t-il ajouté.

Un peu partout à travers le monde, mais principalement en Amérique centrale et au sud du Mexique, la journée du 21 décembre 2012, associée par certains à une prophétie annonçant la fin du monde, a été marquée par les célébrations de la nouvelle ère du calendrier maya.

La Bolivie, un pays qui porte le nom de Simon Bolivar, s'appelle en forme longue l'Etat plurinational de Bolivie. Sa nouvelle Constitution (2009) reconnaît 37 langues officielles, dont l'espagnol, le aymara, l'araona, le baure, le bésiro et le canichana. La Bolivie est le premier pays du mode à promulguer «la Déclaration des droits de la Terre mère.»

Le discours d'Evo Morales sur l'île du Soleil est, certainement, l'explication la plus réaliste de la fameuse «fin du monde».

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

En librairie

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

CE JOUR-LÀ, 5 JUILLET 1962, SOUS LA COORDINATION DE NOURREDINE SAÂDI

Histoires mémorielles de la liberté retrouvée

Etait-ce il y a mille ans ou seulement hier ? Le 5 juillet 1962 : une date-symbole, un événement fondateur.
Le Vertige vert blanc rouge qu'évoque Maïssa Bey est sans nul doute le genre de sensation qui vous prend au cœur et reste imprimé dans votre mémoire.

Cinquante ans après, des écrivains se souviennent de cette journée particulière. Elle les a marqués parce qu'ils l'ont vécue. La fresque collective qu'ils ont réalisée sur la fête de l'indépendance, ils l'ont donc vêtue des couleurs de l'arc-en-ciel et même bariolée par endroits. Une œuvre plurielle, éclatée, aux couleurs vives que les Editions Chihab ont publiée à l'occasion du cinquantenaire et dont le titre — *Ce jour-là* — semble tout indiqué pour désigner un tableau de maître. Nourredine Saâdi, qui a coordonné le recueil, a réuni en tout dix-sept textes pour autant d'auteurs. Qu'ils aient vécu l'événement ou qu'ils fassent partie des générations plus jeunes, les lectrices et lecteurs auront du plaisir à découvrir les belles pages de littérature contenues dans l'ouvrage. Une satisfaction esthétique, intellectuelle et morale que savent si bien transmettre les écrivains de talent, eux qui ont la capacité d'insuffler cette émotion littéraire qui donne vie à n'importe quel récit.

En plus, il y a la netteté et la précision, comme si leurs souvenirs étaient plongés dans un bain de lumière. Plus que des instantanés ou des photos-souvenirs, encore moins les réminiscences d'un passé lointain, ces écrits ont valeur de témoignages vivants, avec la charge créative qui distingue la vraie photographie d'art. «Des histoires mémorielles, personnelles, intimes, qui irriguent, dans la manière de leur singularité, l'Histoire collective», relève Nourredine Saâdi dans son introduction au recueil. En cette journée du 5 juillet 1962, rappelle-t-il d'abord, «précisément un jeudi de grande chaleur, le pays fêtait, dans une immense liesse comme il n'en connaîtra plus jamais d'aussi festive ni d'aussi pleinement partagée, son indépendance douloureusement reconquise». C'est ensuite à chacun des auteurs, classés selon l'ordre alphabétique qui sied à ce genre d'ouvrage, de raconter son histoire (vécue ou inventée) et d'évoquer «librement et littérairement ce qu'a représenté pour

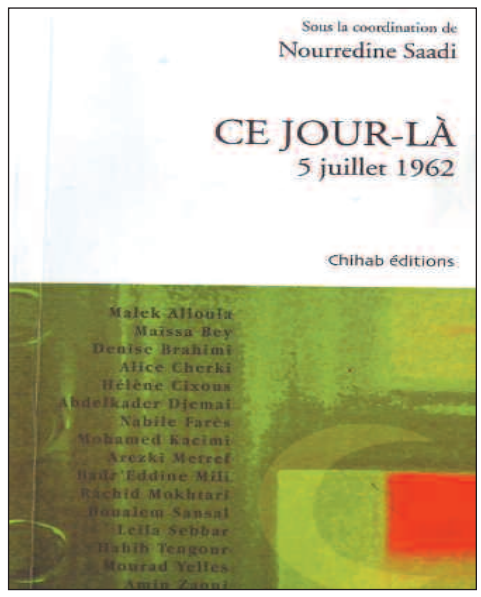

Photo : D. R.

lui, dans sa vie, ses émotions, son imaginaire, ce 5 Juillet 1962». Parmi ces écrivains connus : Malek Alloula, Maïssa Bey, Denise Brahimi, Alice Cherki, Helène Cixous, Abdelkader Djemaï, Mohamed Kacimi, Badr'Eddine Mili, Nourredine Saâdi, Amine Zaoui... Que dire, par exemple, du texte de Maïsssa Bey si ce n'est qu'il respire la fraîcheur et la vie ? Ah !

Ce «*vertige vert blanc rouge*» qui rajeunit les mémoires les plus fatiguées. Nous avons là les impressions de Maïssa Bey enfant, il y a cinquante ans. Un récit délicieux d'imagination poétique, de fraîcheur, d'idées et d'images, que le style et l'expression rendent encore plus éclatant. «Je me souviens de ce jour débordant de lumière et de ciel bleu (...). Je me souviens de cette exquise sensation de légèreté, au réveil. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris pourquoi : l'étau de la peur venait de se desserrer. A tout jamais», écrit-elle. Et puis, il y avait «l'immense clameur de la foule à Sidi Fredj, ce lieu emblématique qui devait voir se sceller une page de notre histoire».

Comment ne pas se souvenir aussi «de l'odeur de la mer mêlée au soleil et au vent de la liberté» ? La mémoire, les ondulations de la mer... Pour Hélène Cixous, c'était «un jeudi unique, absolu, décisif, un jeudi avec jardin d'Alger au cours duquel j'ai dû traverser la mort et reprendre la vie». Certes, la native d'Oran était en France, en juillet 1962 («En France par défaut. Par défaut de pays à «nous»), mais «l'Algérie délivrée, donc moi aussi», elle peut alors «croire toute une journée que le monde va devenir meilleur et même bon». Parce que, ce jour-là, «si longuement attendu, son jour si court, comme la vie, le peuple est tournoyé par un seul vertige extratemporel».

A Oran, «cette journée (...) avait malheureusement viré au tragique», se souvient Abdelkader Djemaï. Il n'avait pas encore quatorze ans, et ce «5 juillet 1962 un peu avant midi» (le titre de la nouvelle), il s'était rendu avec son père dans les beaux quartiers du centre-ville, cet autre monde où il allait être témoin de scènes d'une extrême violence. Quant à Badr'Eddine Mili (dont le texte donne son titre au recueil), il raconte avoir pris ce jour à bras-le-corps, à Constantine, sa ville natale : «Et quel bonheur plus que parfait fut, alors, pour moi, de me fondre, corps et âme dans une foule, en fusion, attendant, au matin de ce 5 juillet, dans la position d'un nouveau-né sur le point de vagir, que sonne le tocsin, l'heure des noces du peuple avec l'Histoire.» Eh, oui ! «On n'oublie pas, on vit et on se raconte des histoires à soi-même», nous rappelle Amine Zaoui dans l'exubérant récit métaphorique qui clôt le recueil.

Ce texte d'une grande beauté littéraire transporte le lecteur «aux frontières de l'infini et du vertige», le narrateur ayant cet avantage de nager dans l'histoire comme un poisson dans l'eau. «Et dans mes bras, l'ange dort. Et l'Histoire se réveille», peut-il dire, lui qui a la magie et le pouvoir des mots. Il reste que l'une des plus belles images de ce 5 juillet 1962, c'est toutes ces mains brandissant un drapeau. Pour Denise Brahimi, cela évoque le célèbre tableau de Delacroix, *Liberté guidant le peuple.* Précisément, cette liberté que l'on voit se se dresser sur les barricades, un drapeau à la main, «par chance, elle a le droit de montrer ses seins, parce qu'elle est une allégorie, mais sous les seins de la belle personne qui brandit le drapeau, il y a un cœur qui bat !» Et avec ce cœur, il y a le désir. «Et ce désir résiste... obstinément» depuis, malgré «tant d'espoirs déçus, de talents gâchés, de sacrifices inutiles, de vies pulvérisées», fait remarquer Ali Cherki.

Hocine Tamou

Sous la coordination de Nourredine Saâdi, *Ce jour-là*, Chihab Editions, Alger 2012, 208 pages, 650 DA

SOUK AHRAS

Colloque national sur Mustapha Kateb

La ville de Souk Ahras abritera mardi et mercredi la seconde édition du colloque sur le dramaturge et acteur Mustapha Kateb (1920-1989) sous le slogan «Créativité et communication», a appris l'APS auprès du directeur de la culture, Omar Manaâ. Cet événement «culturel et de mémoire», organisé en collaboration avec le club «Réflexion et Initiative», vise à retracer le parcours et l'œuvre d'une des figures emblématiques du théâtre algérien. Le colloque mettra également en relief l'histoire du théâtre algérien durant les périodes coloniale et post-indépendance et axera, via des témoignages, sur les œuvres de Mustapha Kateb, l'homme de théâtre et le révolutionnaire qu'il fut, a ajouté M. Manaâ. Deux expositions, «50 ans de cinéma et de théâtre» et «Parcours de Mustapha Kateb», précéderont l'ouverture de ce colloque durant lequel l'ex-ministre de la Communication, Lamine Bechichi, animera une conférence sur le «Théâtre algérien et la révolution». Plusieurs autres universitaires sont également attendus pour revisiter le cheminement artistique et révolutionnaire de Kateb et évoquer ses apports dans l'émergence du théâtre, mais aussi du cinéma en Algérie, a encore précisé la même source. Mustapha Kateb est né le 8 juillet 1920 à Souk Ahras. Il a appuyé à travers sa troupe les activités politiques du Front de libération nationale avant de rejoindre ses rangs à Tunis.

Il fut désigné, entre 1958 et 1962, responsable de la troupe théâtrale du FLN, contribuant à porter la voix du peuple algérien luttant pour son indépendance avec, entre autres pièces théâtrales, *Les enfants de La Casbah.* Après l'indépendance, il a occupé le poste de directeur du Théâtre national algérien (TNA) où il monta deux œuvres de Kateb Yacine, *Le Cadavre encerclé* et *L'Homme aux sandales de caoutchouc.*

Actucult

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (4 BIS, RUE YAHIA- MAZOUNI, EL BIAR, ALGER)
Jusqu'au 15 janvier 2013 : Exposition «En attendant la nouvelle année… un regard sur l'art» des artistes Valentina Ghanem Pavlovskaya et Moussa Bourdine.

SIÈGE DE L'AGENCE NATIONALE DE GESTION DES RÉALISATIONS DES GRANDS PROJETS DE LA CULTURE (VILLA BROSETTE, 19 AVENUE SOUIDANI-BOUDJEMAÂ, EL MOURADIA, ALGER)
Jusqu'au 17 janvier 2013 : Exposition «50 années d'architecture au service de la culture», initiée par la Chambre des architectes algériens.

GALERIE DAR EL-KENZ (16, LOT BEN-HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 15 janvier 2013 : Exposition «Inspiration au fil du temps» de l'artiste peintre Zohra Sellal-Hachid. La galerie d'art est ouverte chaque jour de 10h à 18h, sauf vendredi et dimanche.

GALERIE AÏDA (VILLA 132, HAÏ EL-BINA, DÉLY-IBRAHIM, ALGER)
Du 6 au 25 décembre : Exposition «Palettes et percussions» des artistes Noureddine Hammouche (Alger) et Abderrazak Hafiane (Biskra). Horaire : 16h-20h30.

GALERIE D'ART BENYAA (4, RUE DE PICARDIE, LES CASTORS II, BIR-MOURAD-RAÏS, ALGER)
Du 10 novembre au 31 décembre : Exposition «Vibration» de l'artiste plasticien Farid Benyaa.

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 10 février 2013 : Exposition rétrospective «Traversée de la mémoire» de l'artiste Lazhar Hakkar.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2013 : 5e Salon d'automne des arts plastiques, avec la participation de 58 artistes (artistes-peintres, sculpteurs et photographes).

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER
Cours d'italien. Inscription du 2 au 31 décembre 2012, de dimance au jeudi, de 9h à 16h.
Début des cours le 5 janvier. Adresse :
4 bis, rue Yahia Mazouni, El Biar, Alger.
Tél./fax : (021) 92 51 91 - 92 38 73
courrier : amministrazione.iicalgeri@esteri.it
www.iicalgeri.ester